

# circuit

 Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 25, juin 1989



**Spécial 25<sup>e</sup> numéro**

**L'effet Pasteur**

**La reconnaissance  
professionnelle**

**Entrevues :**  
**Marcel Paré**



**Madeleine Poulin**





## Portrait d'un homme-moteur

**C'est au Québec que la terminologie a pris son envol et, aujourd'hui, elle est bien plus en avance ici que de l'autre côté de l'Atlantique. La longue marche du Québec n'est pas née d'hier. En voici un des pionniers.**

L'homme que j'ai devant moi n'a pas d'âge. Pas très grand, plutôt trapu, il rayonne d'énergie, comme une espèce de dynamo à la recherche constante d'une machine à faire marcher. Droit, la tête couronnée d'un panache blanc de cheveux ondulés, que sa femme Gertrude appelait son « coq », il parle avec verve et ferveur de son rôle de pionnier de la traduction professionnelle à Montréal.

### De droit en maigre pitance

Son histoire commence par des études de droit à l'Université Laval de Québec. Nous sommes au cœur de la grande dépression des années 30. Marcel, orphelin, ne dispose pas des ressources financières nécessaires à la poursuite de ses études. Il s'engage comme clerc dans une étude d'avocats de la basse-ville au salaire famélique de 75 \$ par année. Même pour l'époque, cette maigre rétribution n'assurait pas une généreuse pitance ! Marcel cherche donc une autre voie.

### La voie de la voix

La radio prenait son envol. De nouvelles stations naissaient sur la carte du Québec. Marcel se retrouve à Trois-Rivières comme annonceur-présentateur à la station CHLN, qui venait de prendre l'antenne. Après CHLN, ce fut CKAC, la première voix radiophonique française d'Amérique — où notre héros a fait tourner pour la première fois au Québec les disques d'un jeune chanteur inconnu appelé Charles Trenet. En 1939, la voix de Marcel Paré se retrouve à l'antenne de Radio-Canada. Avec Miville Couture, Pierre-Étienne Chayer, Jacques Desbaillets, Gérard Arthur, François Bertrand et combien d'autres, il construit l'image sonore de Radio-Canada, que

les linguistes - progressistes - ont appelé plus tard le « français de Radio-Canada », comme s'il s'était agi d'une langue artificielle, sans racine dans le milieu. Pourtant le petit gars de Deschambault dont la diction claire, la phonétique franche et l'articulation ferme donnait à la Radio d'État le caractère d'une radio professionnelle n'avait jamais séjourné en France ni suivi aucun cours de diction de maîtres français. Il avait appris à l'école de son village, sous l'égide de Mère Saint-Clément, les fables et les compliments d'usage ; il avait fait chez les Jésuites de Montréal de la lecture à haute voix. Son verbe était bel et bien un produit du milieu, « sirop d'établement » québécois.

### Sur la piste de la publicité

Pour notre homme, la lecture au micro n'absorbait pas suffisamment son énergie. Il cherche un autre exutoire. Il devient l'adjoint du Directeur commercial de Radio-Canada et, à ce titre, il doit superviser les textes des réclames destinées à l'antenne. C'est là qu'il constate la grande misère de la traduction vers le français ; misère qui confinait à la détresse quand les traductions étaient « made in Toronto ».

### Une traduction aux exigences professionnelles

Il y avait là quelque chose à faire. En 1947, avec Nolin Trudeau et Yves Bourassa, Marcel Paré fonde Publicité-Services, entreprise qui visait essentiellement à répondre aux besoins de traduction des agences de publicité. Les débuts sont modestes. Un local au 3<sup>e</sup> étage d'un immeuble sis à l'angle nord-est du carrefour Guy-Sherbrooke, avec comme compagnes d'étage des dames de petite vertu qui soulageaient allégrement

l'humanité souffrante. Le mobilier était constitué de tables, recouvertes de papier kraft, et de chaises louées à une entreprise de location de mobilier pour banquets et réceptions. Les tarifs étaient de 6 ¢ le mot, dans un marché qui en exigeait jusque-là 1/2 ¢ ou 2 ¢. Le professionnalisme a ses exigences. Peu à peu, la firme fait son nom. On la consulta souvent pour adapter au marché canadien-français les messages publicitaires des grands annonceurs nationaux et internationaux.

### Recherche de nouvelles avenues

Après une vingtaine d'années d'un épuisant travail collectif, mené parallèlement avec des chroniques linguistiques à la radio, aux émissions *La Parole est d'or* et *Français d'aujourd'hui*, Marcel Paré cherche à donner un nouveau tournant à sa carrière. Il ouvre en 1963 un cabinet de conseil en publicité-traduction sous la raison sociale Marcel Paré et Associés. Mais, comme un soupirent essouffé par ses assiduités auprès d'une maîtresse trop exigeante, Marcel est « fatigué » de la traduction. Pourtant cet homme de mots voit difficilement comment il pourrait gagner heureusement sa vie hors du domaine de la langue. Dans les années 60, il avait collaboré avec Jean-Marie Laurence, à *Langue vivante*, à la rédaction de vocabulaires spécialisés destinés au grand public : la mouche terminologique l'avait piqué.

C'est que l'évolution de la pratique de la traduction, qui se professionnalise de plus en plus, faisait ressortir les problèmes de la terminologie spécialisée. Le premier colloque sur la question qui se tiendra à Stanley House en 1965 comptera Marcel Paré au rang de ses répondants. Préoccupé non seulement par les problèmes posés, mais aussi par l'efficacité des solutions à

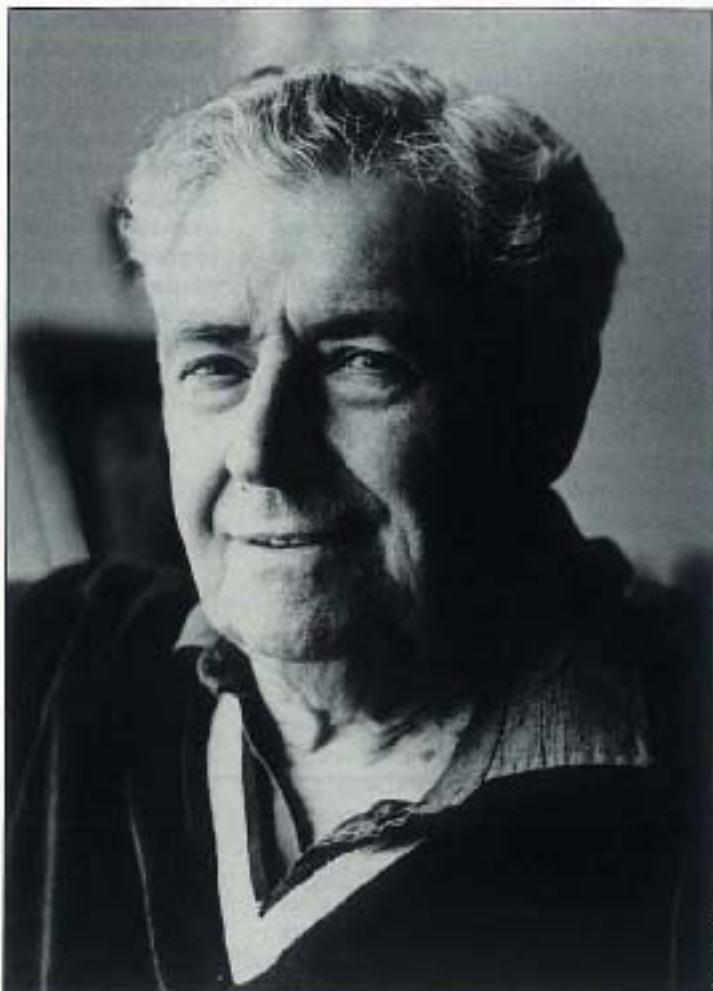


leur apporter, Marcel suit de près toutes les initiatives qui fermentaient dans le milieu professionnel d'alors. Lorsqu'en 1969, André Clus relance l'idée émise à Stanley House par Jean-Paul Vinay, d'une banque automatisée de terminologie, notre homme est tout yeux tout oreilles. Il suit le dossier de près, interroge, intervient avec tout l'à-propos que lui permettait son expérience longue et diversifiée. Lorsqu'en mai 1970, les divers intervenants dans le dossier se mettent enfin d'accord pour lancer un projet pilote, c'est naturellement à Marcel Paré qu'on songe comme capitaine.

### **L'éminent capitaine d'un projet de banque**

Ici commence une nouvelle page de la carrière de notre traducteur essoufflé. Et peut-être l'une de ses plus belles. En effet, l'expérience de la Banque de terminologie de l'Université de Montréal a été, pour tous ceux qui y ont participé, à la fois exaltante et féconde tant sur le plan

humain que sur le plan professionnel. Comme maître d'œuvre de ce projet, Marcel s'est révélé un meneur avisé, dynamisant, capable de mobiliser des collaborateurs de personnalités, de formations et d'horizons fort différents vers l'objectif du projet commun à réaliser. Il faut dire qu'il payait aussi de sa personne. Ce n'est pas l'homme qui comptait ses efforts au compte-gouttes, ni ses heures de travail dans une balance de toile d'araignée. Marcel Paré est un moteur. Ceux qui ont collaboré avec lui à ce projet, sont là pour en témoigner. Il nous a tous profondément marqués. Même si les aléas de la politique n'ont pas permis à ce projet de vivre et de croître sur sa lancée, il reste que les banques de terminologie en service aujourd'hui doivent beaucoup à cette expérience et la terminologie elle-même a pu, en grande partie à partir de ce foyer de rayonnement, s'affirmer comme une discipline distincte et autonome qui a maintenant sa place parmi les professions largagères.



### **Traduction automatique, pourquoi pas ?**

À la banque de terminologie a succédé, pour Marcel, la direction de la recherche en traduction automatique. À un âge où la plupart songent à la retraite, Marcel s'initie à cette technologie nouvelle et complexe. Et, comme il fallait s'y attendre, il s'en enthousiasme. Lorsque se tarifont les sources de financement pour cette recherche de pointe, Marcel, à regret, pliera ses bagages, mais pas pour s'immobiliser. Il continue à enseigner la révision à l'école de traduction de l'Université de Montréal, trouvant moyen d'enthousiasmer les jeunes pour leur beau métier, dans le culte de la rigueur et de la qualité.

### **Traducteur avant tout**

Même si sa carrière a connu plusieurs volets, Marcel Paré s'est toujours considéré comme un traducteur. C'est le respect et l'amour qu'il a toujours voués à cette profession qui ont motivé son engagement dans la vie professionnelle. Dans les années 50, on le retrouve aux côtés de Fernand Beauregard, de Roger Moisan, de Simon Langlais pour fonder la Corporation des traducteurs professionnels du Québec. La Corporation voulait affiner notamment le caractère véritablement professionnel de l'activité traduisante. À cette époque, cette préoccupation est partagée par les dirigeants de l'Association technologique de langue française d'Ottawa. Des rencontres communes donnent naissance à la première société nationale de traducteurs : la Société des traducteurs et interprètes du Canada, dont Marcel a été successivement vice-président et président. La STIC toutefois a dû renoncer à son objectif d'organiser la profession à l'échelle nationale, puisqu'il s'agissait là d'une question de ressort provincial. Le travail fait pour affirmer la nécessité de la compétence et du professionnalisme du traducteur n'est cependant pas resté lettre morte. Les sociétés provinciales ont repris le flambeau et ont porté témoignage, dans leurs sphères respectives, pour ces mêmes valeurs.

C'est cet apport exceptionnel à la vie professionnelle que la Société des traducteurs du Québec a voulu reconnaître en nommant Marcel Paré membre d'honneur. Cette marque de



reconnaissance a beaucoup touché Marcel. L'amour n'attend pas de reconnaissance, mais lorsqu'elle se produit, on l'apprécie d'autant mieux.

### Le temps des gémoux

Et le temps passe. Nous sommes aujourd'hui en ce dimanche de mai 1989 réunis autour d'une table en rompant le pain des vieux souvenirs. Je ne puis m'empêcher de demander à Marcel le secret de sa force. J'ai été assez près de lui pour savoir que la vie ne l'avait pas toujours ménagé et que les épreuves ne l'avaient pas épargné. Pourtant, je n'ai jamais vu Marcel Paré les épaules au tapis. Une force extraordinaire lui permettait de toujours se relever et de reprendre le harnais avec la même vigueur et le même enthousiasme. Il me répond par une boutade, dont il donne à Gertrude, sa femme, la maternité : « Je suis gémoux, dit-il, pendant que l'un souffre, l'autre se relève et se bat ! » Il faut donc faire le sacrifice du secret de sa potion magique.

### Les influences

Marcel a été un autodidacte, comme la plupart des traducteurs de sa génération. Les livres ont été pour lui divertissement plus que nourriture. La vie aura été son plus grand maître. Il a tout appris sur le tas. Parmi les personnes qui l'ont influencé, on voit se profiler la silhouette de Mère Saint-Clément, qui, à Deschambault, dans la région de Portneuf, lui enseignait l'art de dire, et celle du père Alphonse Gauthier, jésuite allègre qui savait relativiser les hommes et les choses.

Arrivé à l'arrière-saison, Marcel traduit le monumental *Atlas historique du Canada*. Il retrouve dans ce travail la ferveur de ses jeunes années de traducteur. « J'apprends tellement de choses ! » dit-il.

Il nous faut maintenant quitter ce Montaigne de la traduction, curieux de tout, enthousiaste et amoureux de la vie — pas seulement des belles femmes. L'heure passe. Pour conclure, quel conseil donnerait-il aux jeunes traducteurs et traductrices ? « Par tous les moyens, ouvrez-vous l'esprit, lisez et voyagez ! »

Qu'à ajouter à cela ? Sur un dernier verre de sherry, on se dit au revoir et... merci Marcel Paré. ■

Robert Dubuc

## Curiosités

Chronique dirigée par Solange Lejeune

### Dessinait-il des profils... à la silhouette ?

**Monsieur Étienne de Silhouette fut contrôleur des Finances de Louis XV, autrement dit ministre, ainsi que commissaire pour le règlement des limites de l'Acadie. Et il est passé à la postérité. Pourquoi ?**

**A**vec la parution de la nouvelle chronique **Silhouette**, l'occasion est belle de raconter l'histoire de monsieur Étienne de Silhouette, né en 1709 et mort en 1767. C'est de lui que la langue française tient ce joli terme, à la sonorité légère, voire poétique. L'introduction du terme dans la langue est toutefois plus prosaïque : le monsieur eut un rôle politique fort discuté et, comme souvent, on le ridiculisa en donnant son nom à des choses vulgaires. Enfin, c'est une manière de passer à la postérité, qu'apprécient peut-être du haut de leurs cieux respectifs messieurs Vespasien, Guillotin et Poubelle.

Pour retracer l'histoire d'un mot, les dictionnaires sont là, et (pense-t-on) c'est chose simple et rapide. Il n'en est rien, les uns disent quelque chose, les autres sont d'opinion contraire, et d'autres encore se taisent. Bref, c'est sans doute vrai que les lexicographes doivent se transformer en rats de bibliothèque. À défaut de ce faire, j'ai consulté tous les dictionnaires à ma disposition, pour en arriver à la conclusion que Rousseau est semblait-il un précurseur. Le terme a d'abord été employé en dérision du Contrôleur des finances, dans des sens à la fois divers et imprécis, comme cela se produit avec un mot à la mode dont tout le monde s'empare sans trop savoir pourquoi, puis son sens s'est restreint — ou spécialisé — au sens actuel. Pourquoi ? vraisemblablement en raison d'un passe-temps peu com-

mun qu'affectionnait Étienne de Silhouette : dessiner sur les murs de son château !

Pour illustrer la variabilité des étymologies proposées par les grands dictionnaires — tant dans les citations que dans le sens —, je vous en propose quelques extraits. On y apprend que Voltaire n'avait pas la langue dans sa poche, que Jean-Jacques Rousseau n'avait pas peur des néologismes, que les gens aisés n'aiment pas les impôts et que la question de l'Acadie ne s'est pas réglée en trois jours, Français et Anglais ayant à discuter (rien ne change...). Pour un petit mot comme silhouette, c'est un beau tableau.



□ Dessin qui représente un profil tracé autour de l'ombre d'un visage. Un portrait à la silhouette, ou, simplement, une silhouette. « Il (le château de Bry-sur-Marne) fut construit en 1759 par Étienne de Silhouette... une des principales distractions de ce seigneur consistait à tracer une ligne autour de l'ombre d'un visage afin d'en voir le profil dessiné sur le mur ; plusieurs salles de son château avaient les murailles couvertes de ces sortes de dessins que l'on appelle des silhouettes, du nom de leur auteur,